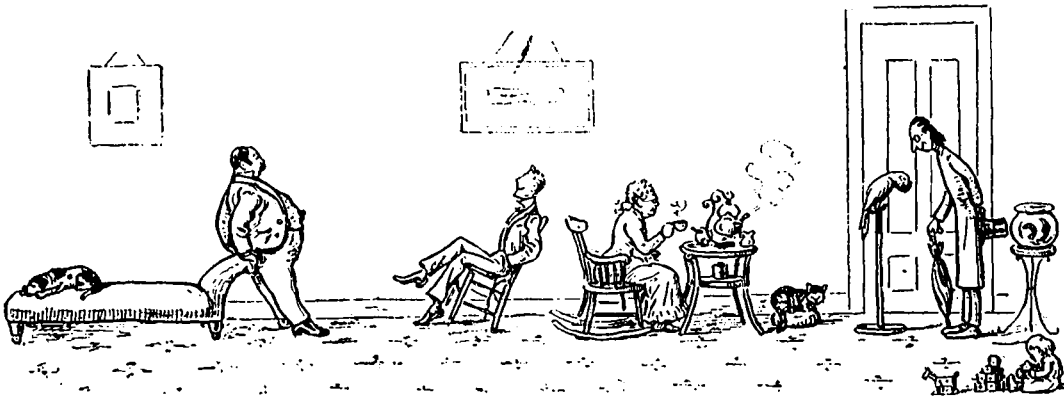
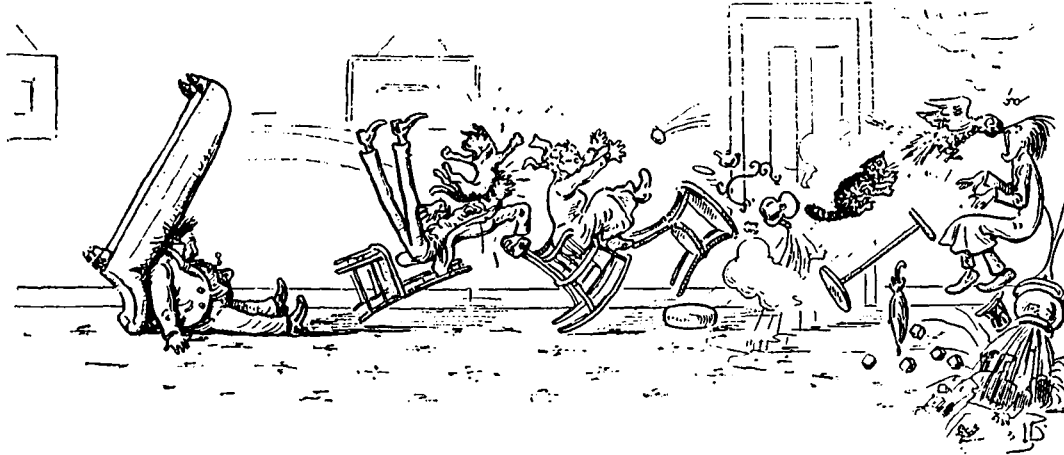


INTÉRIEUR TROUBLÉ



I

Les roulettes des meubles, nouveau système, fonctionnent admirablement, mais....



II

....cela a quelquefois des inconvénients.

JOLI PAVILLON A VENDRE

I

Je me trouvais, à ce moment-là, à Malaga, dans la *neveria* du café de la *Louve*. Je ne me rappelle plus combien de degrés de chaleur marquait le thermomètre, mais je peux garantir qu'il en marquait beaucoup.

Aussi trouvais-je une joie intime à absorber un *limon helado* en pensant aux neiges éternelles de la Sierra Nevada.

Rien cependant autour de moi n'évoquait des paysages montagneux.

L'aspect était presque exclusivement urbain. Des billards, des tables de marbre, des garçons de café, des consommateurs, un coin de rue poussiéreux ; certes, tout cela n'avait rien d'alpestre !

Ces consommateurs fumaient des *puros* en se racontant des histoires de brigands. Le brigandage, dans cette partie merveilleuse de l'Andalousie, est encore très florissant.

Faut-il l'attribuer au caractère des habitants ?

A la beauté d'un climat qui porte les gens à éviter la fatigue et les sollicite à acquérir en un clin d'œil des biens amassés à la sueur d'autres fronts ?

Est-ce l'effet d'une psychologie défectueuse ?

La gendarmerie se perd en conjectures là-dessus.

Je faisais d'ailleurs comme la gendarmerie, je me perdais en conjectures. C'est une façon comme une autre de passer le temps.

Un canadien de mes amis, qui humait un *refresco* à côté de moi, paraissait également conjecturer, mais j'ai su depuis qu'il pensait à autre chose.

II

Car, je ne sais pas si je vous l'ai dit, j'avais fait la connaissance d'un canadien.

Rencontrer un canadien à Malaga, cela m'avait paru exquis et ironique.

Et puis (vous trouverez peut-être l'idée insensée, mais cette impression me poursuivait malgré moi), quand je me promenais avec lui, il me semblait que j'avais moins chaud.

Le Canada pensez donc ! Je songeais à la neige, à la glace, à des degrés au-dessous de zéro, au point d'en oublier le soleil, celui de quatre

heures, qui est tellement ardent que, à Malaga, pendant ce laps, personne ne travaille.

Donc, tandis qu'autour de nous des consommateurs racontaient des histoires où la vérité était outrageusement mêlée à la fable, mon canadien eut un sourire.

— J'ai, moi aussi, mon histoire de brigand, dit-il.

— Tiens, tiens, tiens, lis-je pour répondre quelque chose.

Il crut que je doutais, il répondit :

— Ma parole d'honneur !

— Je vous crois, ajoutai-je.

— C'était en Algérie...

Je me dis : Ce sera peut-être long, renouvelons les consommations, et je demandai deux glaces.

Il poursuivit :

— J'avais été envoyé là-bas par la maison Otto Nezdla, qui faisait le commerce des huiles de baleine et désirait avoir un dépôt d'huiles en Algérie. Elle m'avait chargé d'acheter un petit pavillon à l'abri du vent du nord, à Sétif. J'étais jeune alors, je débutais dans les affaires, et mon inexpérience devait m'être fatale. Quand j'arrivai dans la ville où je devais acheter la maison en question, je fus frappé de la pénurie d'immeubles à vendre. Cependant je remarquai, tout à côté du quartier militaire, un petit pavillon au mur duquel était attaché un écriteau ainsi libellé :

JOLI PAVILLON

A VENDRE

OU

A LOUÉ

Si l'orthographe était fantaisiste, l'architecture de cet édifice était d'une extrême simplicité. Je pensai que j'avais là une occasion de faire une acquisition à bon compte. Je m'approchai d'une étroite fenêtre grillagée derrière laquelle j'avais cru distinguer une tête.

En me voyant, cette tête s'avança en s'éclairant d'un sourire.

Cette tête ouvrit sa bouche et s'écria :

— On est mieux où vous êtes que là où je suis !

Je fus charmé de cette réflexion qui me permettait une heureuse entrée en matière.

— Il ne tient qu'à vous, monsieur, répondis-je,

de changer nos situations respectives. Je ne demande qu'à prendre votre place.

Mon homme me regarda sans répondre.

— Je viens de voir, lui dis-je, que ce pavillon était à vendre ou à louer.

Cette fois, il se mit à rire, en disant :

— C'est encore cet animal de Pichu ! Farceur de Pichu va !

— Eh bien, monsieur, lui dis-je, si ce pavillon me convenait, je l'achèterais volontiers !...

— Vous voudriez acheter-la...

Il s'interrompit.

— Vous dites ?

— Rien.

— Seulement, serait-il possible de visiter cet immeuble ?

— Oh ! rien de plus facile. Vous n'avez qu'à tirer le verrou et à entrer.

En effet—détail qui me parut singulier—la porte était fermée au verrou extérieurement. Je poussai donc le verrou et j'entrai. Une chose m'impressionna fortement : ce pavillon se faisait remarquer par une absence complète de mobilier.

La maison du maître de Lazarille de Tormes, dans laquelle il n'y avait qu'un lit de roseaux, était aussi confortablement meublée que ce pavillon dans lequel le lit était remplacé par des planches. Mais il s'agissait pour moi d'en faire un dépôt d'huiles de bal-ne et il m'importait assez peu que le propriétaire eût ou non des meubles.

Il s'aperçut d'ailleurs de mon étonnement et il s'empressa de dire en souriant :

— Les meubles sont encore chez le tapissier.

— Ceci me dispense, répondis-je, de vous demander si la maison vous appartient.

— Ah ! vous me croirez si vous voulez, me dit-il, mais si je devais y passer mon existence, je la donnerais pour rien.

— Pour rien !... Vous voulez dire que si vous trouviez un acquéreur, vous ne seriez pas exigeant pour le prix ?

— Ah ! pour cela, non !

— Si l'on vous en donnait mille francs... la donneriez-vous ?

Il se mit à rire.

— Je vous crois que je la donnerais !

Diable ! me dis-je, il y a peut-être des vices cachés.

— Mais me garantissez-vous, que cette maison est solide ? lui demandai-je.

— Solide ! Ah pour ça, dans deux cents ans elle sera encore debout !

— Eh bien ! monsieur, je vous l'achète mille francs.

MENU CORSÉ



Muzodor (qui a dîné en ville).—Voyons, j'ai eu de... la soupe... poisson... côtelettes... porto... sherry... rhum... champagne... whisky et... stout... ça suffit... pas besoin d'un tremblement de terre sur la carte... Rempotez ça... garçon.